



Dans le bain photographique dès sa plus tendre enfance

Luc Debraine Journaliste passionné d'images, le nouveau directeur du Musée de l'appareil photo de Vevey a grandi aux côtés d'un père photoreporter

Boris Senff Texte
Odile Meylan Photo

De son propre aveu, il ne fait pas partie des personnalités à déclenchement rapide. On pourrait donc estimer que Luc Debraine ne pouvait trouver meilleure place que celle de directeur fraîchement nommé du Musée suisse de l'appareil photographique, à Vevey, où il côtoie désormais quotidiennement tous les ancêtres de la prise de vue à pose longue. «Je n'ai pas le profil d'un fonceur», estime ce motard occasionnel, qui affectionne pourtant le motard occasionnel, qui affectionne pourtant la vitesse au guidon d'une grosse cylindrée.

L'ancien cancre du Mont-sur-Lausanne, qui savait sa maturité fédérale à l'école de Champittet, s'égarait d'abord à l'université en cours de biologie pendant deux ans. «Je rêvais d'océanographie mais, entre physique et chimie orga-

nique, tout cela était trop scientifique pour moi.» Le décès de son grand frère, en 1976, le «matheux» de la famille, a probablement aidé à le désorienter en jeune homme de 19 ans qui ressent alors une immense «cassure». Il finit par trouver sa voie en bifurquant du côté des lettres, avec histoire de l'art en branche principale.

Fidèle à sa pondération, il termine ses études à l'âge de 29 ans. «Je n'ai pas de talents innés, je suis plutôt un peu entêté.» C'est dit sans fausse pudeur, avec un sens ascétique de la sincérité où l'on sent poindre la déontologie du journaliste qui ne veut pas se mentir. Le débit est aisé, posé, là encore sans accélérations intempestives. En guise de conclusion à l'entretien, Luc Debraine s'excusera même de sa tendance au «soliloque» bien rythmé. «J'ai choisi les mots mais, comme j'étais un peu dyslexique, la bataille a été longue pour les maîtriser. J'ai dû persévérer.» Au moment de se lancer dans la vie professionnelle, de nombreux choix s'ouvrent à

lui. Le professeur d'histoire de l'art Carlo Bertelli lui propose un séjour de deux ans à la Fondation Roberto Longhi, à Florence, tandis que l'éditeur Marcel Pasche l'enjoint à se former à une nouvelle discipline, l'infographie. Il décline les deux offres pour devenir stagiaire à «L'Est vaudois». «J'avais un tempérament introverti, j'étais timide, pas très à l'aise avec les autres et avec moi-même. J'avais besoin de quelque chose qui me propulse vers les autres. Comme dit René Char: «Va vers ta peur!» Le journalisme, le reportage m'avaient toujours intéressé, et cette activité comportait une indéniable dimension sociale.»

La figure du père photographe

À ce moment, Luc Debraine s'élançait dans une passion qui lui fait allier rigueur des mots et fascination pour le mystère des images, le menant à participer à quelques-unes des plus belles aventures journalistiques de la fin du XXe siècle en Suisse romande, notamment en intégrant la rédaction du «Nouveau Quotidien», journal qui soignait avec beaucoup d'attention la place dévolue à l'image dans ses pages. Mais à ce stade il est impossible de poursuivre sans évoquer son père, le photoreporter Yves Debraine, aux origines parisiennes et arrivé à Lausanne en 1948, avant de devenir le collaborateur régulier de nombreux magazines, internationaux et nationaux. «C'est quelqu'un qui m'est apparu très marqué par la figure paternelle», analyse Éric Hoesli, qui l'a beaucoup fréquenté en tant qu'ancien rédacteur en chef du «Temps». La photographie, un legs paternel? «C'est un peu plus compliqué que ça», se défend le principal intéressé, qui vient pourtant d'organiser une expo des clichés de son père au Chelsea Hotel, à New York, en 1965. «Être un fils de, au-delà de la question de l'œdipe, c'est un peu encombrant et cela donne envie d'expérimenter autre chose.» Ainsi, le fils se serait construit un habit d'écriture pour se distinguer de l'univers purement visuel, mais aussi pour continuer à le chérir dans le monde des idées.

Mais la précocité de l'influence demeure, évidemment. «À la maison, il y avait une chambre noire, des odeurs de produits chimiques. J'ai très tôt eu mes propres appareils photo et mon père m'emmenait parfois dans ses mandats, que ce soit pour un Grand Prix de Formule 1 ou pour la reproduction de tableaux. J'ai vite compris que la photographie, c'était dur, risqué et très

«À la maison, il y avait une chambre noire, des odeurs de produits chimiques. J'ai très tôt eu mes propres appareils»

excitant.» Il se souvient avoir tiré le portrait du coureur Jo Siffert alors qu'il n'avait que 9 ans. Plus tard, il jouera parfois à l'assistant pour quelques collègues de son père, qui ne se racontait pas d'histoires lorsqu'il s'agissait de considérer son activité professionnelle. «Un pur et dur du photojournalisme. Il ne se prenait pas pour Henri Cartier-Bresson. Il y avait les photos du jour et celles qui l'attendaient le lendemain.»

Cette conception prosaïque du père, à la fois exigeante et humble, a nourri les réflexions du fils, peu focalisé sur les strictes questions artistiques, mais toujours intrigué et stimulé par les facettes multiples de la photographie, ses dimensions techniques si changeantes et sa pratique sociale, elle aussi très mouvante, en révolution permanente depuis l'apparition des smartphones et d'internet. Ce sujet d'études - le torrent inédit d'images qui inonde l'espace virtuel - l'occupe depuis longtemps et va nourrir ses projets pour le musée veveysan qu'il occupe désormais. «Il y a toujours une magie et une énigme à résoudre dans la photographie, même aujourd'hui où elle devient le langage dominant et informatique, fluide et malléable par tous. Cela passe souvent par le temps qu'elle fige, mesure ou maîtrise - des valeurs qui font d'ailleurs partie du génie suisse. Il y a une panne de repères, tout change si vite. Presque trop vite pour la réflexion.» On compte sur lui pour prendre le temps.

Bio

1957 Naissance le 13 octobre à Pully. **1965** Premier appareil photographique. **1976** Décès de son frère Denis, de neuf ans plus âgé que lui. **1987** Stagiaire à «L'Est vaudois», à Montreux puis Vevey. **1991** Participe au lancement du «Nouveau Quotidien». **1995** Mariage avec Danielle. **1997** S'installe à Cully, où il habite toujours. **1998** Naissance de sa fille Alix; Basile suivra quatre ans plus tard. Intègre la rédaction du «Temps». **2007** Accompagne le photographe Zalmai à Kaboul pour inaugurer une exposition sur l'exil. **2008** Commence à donner des cours pour l'Académie du journalisme et des médias (AJM) de l'Université de Neuchâtel. **2010** Rejoint «L'Hebdo». **2011** Décès de son père, le photoreporter Yves Debraine, à l'âge de 85 ans. **2017** Disparition de «L'Hebdo». Participe à la création du site «Bon pour la tête». **2018** Nomination à la direction du Musée de l'appareil photographique de Vevey.